

TCA : des marionnettes

Une activité marionnettes déclinée en ateliers de groupe et en individuel propose à des personnes souffrant de troubles du comportement alimentaire de réaliser une marionnette puis de la mettre en scène. Ce média favorise l'éclosion d'un imaginaire souvent muselé.

L'Unité de psychologie médicale (UPM) en partie dédiée à la prise en charge de l'anorexie et de la boulimie, accueille de plus en plus de personnes souffrant de Troubles du comportement alimentaire (TCA), ce qui suscite une ardente réflexion clinique et la recherche de réponses et d'outils thérapeutiques. C'est dans ce contexte qu'est née cette activité de marionnettes, fruit de la rencontre entre une marionnettiste et une psychologue.

UN OBJET TRANSITIONNEL ADÉQUAT

Dans leurs extrêmes, les TCA se déclinent du mode anorexique au mode boulimique, selon l'organisation archaïque du sujet, la précarité du moi et de ses défenses qui sont aussi des mécanismes d'adaptation au monde. Ces troubles viennent interroger la relation à l'autre, empreinte du lien premier à l'objet maternel où « s'embryonne » l'avènement de l'altérité.

Chez ces patientes, majoritairement des jeunes femmes d'une grande acuité intellectuelle, le verbe semble souvent avoir du mal à se faire chair, la langue est lisse et polie. Elles présentent un besoin de maîtrise et un grand souci de leur apparence, pour mieux masquer l'inédit d'une menace muette d'effondrement.

C'est bien souvent au cours de l'hospitalisation que l'arsenal défensif s'étirole et que la fracture psychique se manifeste. Émergent alors au grand jour les failles d'une image corporelle. Dans l'anorexie, c'est la peur de prendre du poids, c'est-à-dire d'investir le corps libidinal, le sensoriel bridé par un contrôle « abusif » grâce à un clivage performant. La traversée dépressive inaugurale au changement nécessite du temps et un véritable engagement, non pour remplir le vide mais simplement pour l'accueillir.

Les ateliers créatifs, récréatifs, semblent utiles dans la prise en charge de ces patients. La marionnette, art très ancien répandu partout dans le monde, art en perpétuelle évolution qui convoque la part du primitif chez l'homme, nous a semblé être un objet transitionnel adéquat. Elle est surface de projection du corps idéal, du fantasme, d'un imaginaire souvent muselé et permet par le jeu d'interroger la relation à l'autre.

Nous avons décliné cette médiation sous forme d'un atelier de groupe intitulé « Marionnettes à ma table » et de plusieurs ateliers individuels (1).

LES ATELIERS EN GROUPE

L'atelier a lieu dans la salle du château, grand espace en rez-de-jardin, à l'extérieur de l'unité, ce qui permet une prise de distance par rapport au quotidien du soin. Il est coanimé par la marionnettiste et la psychologue. Hebdomadaire, il se déroule en dix séances d'1 h 30 ou 2 heures, durant lesquelles les patients construisent une marionnette puis l'animent dans de courtes saynètes improvisées. Ce sont des groupes fermés,

composés de cinq à sept patients adressés par les médecins. Pour ces patients souffrant de TCA, très sensibles aux émotions des uns et des autres, le groupe agit comme une enveloppe contenant. Pour endiguer l'effet de miroir, de collage et de compétition propre à l'adolescence, accru dans l'anorexie, nous avons choisi d'accueillir également dans ces ateliers des patients d'âges variés hospitalisés pour des symptômes anxio-dépressifs. La différence d'âge a parfois généré des enjeux transférentiels convoquant alors l'archétype familial.

• **Lors de la première rencontre**, nous présentons l'atelier et les règles élémentaires de bon fonctionnement : confidentialité ; assiduité ; respect de soi et des autres ; droit à l'erreur ; liberté de dire non à une consigne ; possibilité de se tenir en retrait du groupe en restant dans un coin de la salle en cas de fatigue ou de moindre enthousiasme.

• **Nous démarrons chaque séance par un rituel d'entrée en matière.** Assis en cercle, nous invitons chaque participant à se présenter comme il le souhaite, et à nous faire partager sa « météo intérieure du jour ».

– La marionnettiste propose ensuite un échauffement physique très simple d'une dizaine de minutes, inspiré du *do-in* (2).
– Pour nourrir l'imagination et stimuler la création, nous enchaînons avec des exercices ludiques, qui permettent à chacun d'expérimenter des mouvements qu'il impulsera ensuite au personnage incarné par sa marionnette. Il s'agit par exemple d'inventer, seul dans sa bulle puis en interaction avec les autres, plusieurs démarches (celle d'un enfant joyeux, d'un vieillard souffrant, d'un boiteux...).

Sophie PERTUY*,
Violaine ROMÉAS**

*Psychologue clinicienne, Unité de psychologie médicale, hôpital Henri-Ey, Bonneval (28),

**Marionnettiste, <http://violaine-romeas.org/>

à ma table



© Violaine Roméas.



© Violaine Roméas.

– Nous travaillons ensuite la voix : le groupe reforme alors un cercle, chacun explore son monde sonore et s'essaye à des modulations vocales.

• **Nous en venons à la fabrication des marionnettes.** Pour entretenir la surprise et la découverte de différents types de marionnettes et favoriser l'expression de la singularité, la marionnettiste propose des matériaux différents à chaque séance :

– des sacs en papier kraft et toutes sortes de petites choses : boutons, coquillages, vis, ressorts, élastiques, sacs plastiques, fil de fer... (marionnette sur table, 3);

– des objets à détourner (théâtre d'objets, 4);

– des morceaux de mousse à personnaliser à monter sur des gaines en tissu (marionnettes à gaine, 5);

– des végétaux à adapter sur des tiges en bambou (marottes, 6);

– de la pâte à modeler pour réaliser une tête éphémère à adapter sur des gants de toilettes pleins de farine ou de riz (Marionnettes-sac, 7);

– les mains nues (« mains nues », 8).

Paulette, la cinquantaine, anorexique de longue date, pour qui une construction même très simple présentait une réelle difficulté, a ainsi pu avec la « main nue », libérer sa parole et affirmer son autorité dans son personnage par la démarche et par la voix.

Le temps court laissé à la construction de la figurine (10/20 minutes maximum) est un parti pris qui permet de solliciter la spontanéité des patients et un

engagement plus sensoriel que mental dans la réalisation de leurs personnages.

• **C'est le moment du jeu.** Les patients sont ensuite conviés sur scène (un castelet (9) ou une table) avec leurs marionnettes pour des séquences improvisées en solo, duo ou trio (voire plus) à partir de consignes simples. L'écoute, l'attention des autres participants/spectateurs soutiennent la richesse du jeu et encouragent la confiance du « je ». Ainsi les rires, les fous rires déferlent lorsque Kim, 23 ans, boulimique, s'exclame (à travers sa marionnette) : « *Je souffre de complimentophobie* », néologisme qui est resté emblématique d'une belle complicité entre les membres de ce groupe. Parfois, surgit comme en suspension une émotion plus douloureuse. Répondant à la consigne : « *Transposez une émotion par un mouvement ou une danse de votre personnage* », Alice, 30 ans, exprime la chute et la renaissance, qu'elle verbalise ensuite ainsi : « *chemin de rédemption relié à mon parcours de soin* ». Par « capillarité », sa mise en jeu entraîne les autres participantes à témoigner des ornières et des rebondissements de leur lutte avec la maladie.

Ponctuellement la musique accompagne une danse libératoire, un jeu ou encore un simple moment d'écoute partagé.

• **Nous concluons la rencontre par un autre petit rituel :** chaque participant exprime en trois mots ce qui lui vient à l'esprit, en écho à ce moment partagé. En voici quelques exemples sortis du chapeau :

« *Nouveau, divertissant, rigolo. – Amusant, fatiguée, agréable. – Sympa, pas facile de lâcher, encore! – Brouillard, rigolade, fatigue. – Plaisir, difficile, mystère. Voyage, asticot, échanges.* » Trois mots pour laisser émerger la spontanéité, la différence, l'ambivalence.

LES ATELIERS INDIVIDUELS

En atelier individuel, Violaine, la marionnettiste, accueille seule les jeunes filles anorexiques que leur grande fragilité empêche de participer à un groupe. Selon la patiente, ces ateliers s'égrènent sur une douzaine de rencontres. La marionnettiste propose tout d'abord la construction d'une marionnette (au cours de quelques séances de 2 heures), puis sa mise en scène (lors de séances d'1 h 30).

L'activité a lieu dans une salle d'accueil de l'unité transformée chaque semaine en petit atelier empli de matériaux (terre, peinture, bois, tiges de bambou, tissu, mousse, carton, végétaux, perruques, objets récupérés...). Les outils indispensables (scies, vrilles, ciseaux, outils de modelage, pinceaux, nécessaire de couture...) invitent à la pratique. Des marionnettes y sont disponibles, à essayer, à toucher, à questionner, ainsi que des images et des livres sur l'histoire des marionnettes, sources d'inspiration.

Modeler, sculpter de la mousse, coudre un costume... ces pratiques avec leurs contraintes laissent toujours advenir des formes singulières. L'anticipation du mouvement est aussi un élément primordial

pour animer une marionnette, car il faut penser ses articulations selon le choix de manipulation (marionnettes à fils, à gaine, marottes...). Ces données limitent autant qu'elles ouvrent à de nouvelles dimensions. La marionnettiste accompagne les moments de doute, de difficulté, en ramenant à la matière, à la technique, elle garde la bonne distance et laisse à chaque participante la liberté de ses choix. Elle apporte des réponses techniques et cherche à transmettre un esprit de curiosité et d'invention. En restant disponible, elle fabrique de son côté une marionnette, du même type que celle des participantes, qui deviendra, selon le désir ou la nécessité, partenaire de jeu. Il s'agit de laisser la patiente œuvrer librement, sans se sentir observée, avec la possibilité de s'inspirer de gestes techniques dans l'ambiance d'un travail partagé.

Si la construction demande une grande concentration, souvent en silence, certaines tâches sont propices à la discussion, comme les longs temps de couture à la main. Les retrouvailles d'une semaine à l'autre avec la marionnette en cours peuvent être intenses et susciter chez la patiente l'étonnement face à sa propre production.

Dès la première rencontre, un « carnet de bord » est donné à la patiente, pour y consigner des histoires, écrites dans l'idée de « nourrir » le personnage, par des dessins, des notes personnelles, des recettes techniques...

Une fois la marionnette terminée, quelques séances sont dédiées au jeu et à

l'improvisation avec la ou les marionnettes créées. À ce stade, l'introduction d'un ou plusieurs témoins qui viennent faire tiers est importante et la patiente est invitée à présenter son personnage à la psychologue et/ou aux soignants. Leurs réactions procurent de la joie et valorisent l'auteur. Ensuite, chacune a plaisir à emporter sa marionnette dans sa chambre ou chez elle, et à la montrer à ses proches. Le moment délicat de se dire au revoir, de se quitter mérite une attention particulière. Nous encourageons les adolescentes à poursuivre une démarche créative à l'extérieur ou au sein de l'unité.

Cette pratique individuelle offre un cadre propice pour contenir l'angoisse. C'est un espace/temps dont la patiente peut se saisir pour aller à son propre rythme, découvrir ou redécouvrir des compétences et apprivoiser sa solitude au sens winnicottien du terme. Elle permet d'occuper ses mains à « coudre le temps », ces morceaux d'intemporel qui par moments donnent le vertige. La présence de la marionnettiste, même silencieuse, favorise l'intériorisation du sentiment de sécurité et escorte le cheminement à travers les méandres du processus créatif avec ses joies et ses peines. Par leurs échanges réguliers après les séances, la marionnettiste et la psychologue interrogent les articulations de l'activité avec les soins.

LES DEUX VISAGES DE MARIA

Maria, 17 ans, est hospitalisée en état de décompensation anorexique. Elle est

espagnole, a grandi essentiellement dans sa famille maternelle et ses parents se sont séparés quand elle avait 7 ans. Elle arrive en France pour l'entrée au collège à l'âge de 11 ans. Sa mère, qui s'installe alors avec son nouveau compagnon, donne naissance à un petit frère peu de temps après.

Maria, qui a toujours éprouvé des difficultés avec son corps et son image corporelle, a déjà rencontré un psychiatre vers l'âge de 9 ans. Elle énonce ainsi ses symptômes : « *Tics, tocs, anorexie, pensée dysfonctionnelle, dépression.* »

Effectivement, les Troubles obsessionnels compulsifs (TOC) sont très importants et la jeune fille est pleine de rituels destinés à pallier l'angoisse qui la taraude. Elle bénéficie d'un suivi avec la psychomotricienne du service. En grand désarroi, Maria commence l'atelier marionnettes en séances individuelles, pour une durée de quatre mois, soit 14 séances hebdomadaires, interrompues par les aléas de sa scolarité et de ses absences du service. Elle achève la fabrication de sa marionnette sans pouvoir profiter des séances destinées à la manipulation. D'emblée, Maria s'intéresse aux marionnettes, mais s'inquiète de ne pas savoir choisir. Quand Violaine, la marionnettiste, lui présente l'atelier, tout lui plaît. Cependant, elle craint de ne pas avoir d'imagination.

Pourtant, dès la deuxième rencontre, Maria a l'idée originale de construire une marionnette double, avec une tête à deux faces, dont l'une la représenterait telle



qu'elle voudrait être, et l'autre sa maladie. Elle commence à modeler cette double tête. Cette dualité prend forme, qu'elle verbalise ainsi : « *Méchante, gentille – En colère, pas en colère – Gaie, triste.* » Maria veut que son ouvrage soit tout de suite parfait. Elle s'angoisse : « *Je n'y arriverai jamais* ». La marionnettiste tempore.

stade, changer de technique se révèle compliqué. Confrontée à la réalité, Maria prend le parti de laisser le projet suivre son cours acceptant de ne pas en être totalement maître.

Sa marionnette est baptisée de deux prénoms : Dolorès (douleur) et Victoria (victoire). Ce jour-là, elle n'a pas grâce aux yeux de Maria, qui ne la trouve pas

mouvement un peu las. Elle n'est plus vraiment présente et l'oublierait presque. Elle part en vacances le lendemain et il n'est pas possible à son retour d'aménager d'autres séances dans son planning. Malgré une période de grande faiblesse physique (dont une séance en fauteuil roulant) et une phase de déprime, Maria a gardé présent le fil qui la relie à l'atelier



À l'atelier marionnettes, j'avais l'impression de mettre ma pensée dans mes mains et de la modeler. » Maria, 17 ans.

La jeune fille fait part d'une expérience d'atelier d'art plastique où on lui indiquait comment faire, tentant ainsi de solliciter des directives... Violaine lui explique qu'ici, c'est un atelier d'expression et que si elle laisse venir ce qui se présente à ses mains, elle pourrait avoir des surprises. Quand l'angoisse de Maria domine, elle parle souvent de ses TOC et de ses tics. Violaine ne répond pas à son discours et improvise des petits contes.

Maria part en Espagne pour de courtes vacances, et en revient déprimée, triste d'être là à nouveau. Elle manifeste pourtant encore du plaisir à poursuivre la confection de sa marionnette. À chaque nouvelle étape, modelage, peinture, sculpture de la mousse, couture..., les mêmes appréhensions pointent leurs nez, puis elles sont doucement apprivoisées. Maria commence ainsi avec difficulté à coudre le corps de sa marionnette (tissu rembourré) exprimant qu'elle n'a jamais appris la couture. Au bout de quelques points, elle en maîtrise très bien la pratique, presque trop bien. Violaine tente de questionner ce perfectionnisme exacerbé. Maria décide très vite que sa marionnette se manipulera avec des fils, inspirée peut-être par une discussion avec une autre patiente. Puis, après avoir vu un spectacle de marionnettes à gaine en compagnie de sa mère et son petit frère, elle doute de son choix. Mais à ce

« jolie ». Surprise de la marionnettiste : « *Faire joli?...* » Sa remarque reste suspendue... Violaine évoque à cette occasion le plaisir de construire un épouvantail... À la septième séance, Maria accède à son propre silence, truffé de soupirs. Elle commence à se poser.

La fois suivante, elle est satisfaite du résultat, elle a un peu transformé les visages en les maquillant et trouve sa marionnette plus expressive. Elle dit ce jour-là : « *Je vais pouvoir écrire* ».

Un mois plus tard, en prenant appui sur la structure d'un conte traditionnel, Maria raconte l'histoire de sa « maladie ». Après l'avoir lue, elle parle de sa volonté de s'en sortir et dit s'en sentir capable. Le parcours de soin de Maria avance bien et l'atelier aussi. Arrive la fin de son hospitalisation, Maria ne vient plus qu'en hôpital de jour. Elle est moins inquiète, les doutes sont moins envahissants.

Mais soudain, tout doit aller vite, plus vite. Maria semble être pressée que « *tout rentre dans l'ordre* ». Plus que jamais, Violaine s'efforce de temporer.

Dernières rencontres, variations d'humeur... Une matinée légèrement euphorique fait renouer Maria avec des sensations enfantines, où elle associe le chocolat à l'odeur de la peinture. Un plaisir qu'elle s'interdit. Puis vient le temps délicat de la séparation. Ce jour-là, Maria achève la marionnette dans un

d'une fois sur l'autre. Elle y a toujours apporté quelque chose d'elle-même, une idée, des prénoms, un texte, de la laine pour la chevelure de son personnage... Ses sollicitations quant au regard approuvant de la marionnettiste (dépendance à l'autre), « *Est-ce que c'est bien?* », « *Est-ce que j'avance bien?* »... sont très présentes pendant les premières rencontres, puis s'atténuent. Violaine ne répond pas à ces demandes, suggérant plutôt à Maria de faire confiance à ses propres sentiments.

« LA PERFECTION, C'EST PAS SI JOLI... »

Quelques mois plus tard, Maria rencontre Sophie, la psychologue, et lui fait part de son ressenti sur cette activité. Voici des extraits de cet entretien :

Maria : *Quand on faisait la marionnette ça nous permettait de voir ce que notre pensée considérait qui était le bon. Par exemple, je voulais réaliser ma marionnette comme quelque chose de parfait. Quelque chose qui ne devait pas avoir de défaut, surtout ses jambes, parce que c'est mon obsession. À chaque fois que je faisais quelque chose sur la marionnette, je demandais à Violaine : "Est-ce que c'est bien? parce que là, je vais rater... C'est trop moche" et tout ça... Ça me permettait de voir quelle était ma conception des choses. Cet excès de perfectionnisme et cet excès de vouloir tout contrôler. Je voulais tout contrôler... Je le savais déjà. Je m'en suis rendu compte avec mes devoirs quand j'étais chez moi. Mais, là, avec cette façon de réaliser, j'avais l'impression de mettre ma pensée dans mes mains et de la modeler comme de la pâte à modeler.*

Sophie (la psychologue) : *Est-ce que parfois vous acceptiez que ce ne soit pas parfait?*
Maria : *À la fin, on commençait à se*

À lire. Créer un atelier thérapeutique avec des marionnettes

L'art de la marionnette, souvent perçu selon les sociétés dans une perspective récréative, rituelle ou magique, peut aussi avoir des vertus thérapeutiques. Les enfants, très réceptifs à l'imaginaire porté par les petites figurines qu'ils façonnent eux-mêmes, peuvent à cette occasion verbaliser de façon indirecte mais souvent très limpide leur difficulté d'être. L'ouvrage rend compte des possibilités offertes par les ateliers thérapeutiques avec des marionnettes et des modalités de mise place de tels ateliers.

• A. Montjardet, *ères, col. Trames, à paraître en mars 2017, 350 pages.*

dire que c'était impossible que ce soit toujours parfait. Par exemple, avec les points de couture, c'est impossible que chaque point de couture soit parfait. Maintenant, je me dis que la perfection, ce n'est pas si joli que ça. Même si je suis encore anorexique, c'est comme ça. Si tout était parfait, ce ne serait pas cool. Il n'y aurait pas d'originalité. J'ai vu la marionnette de Joséphine (une patiente ayant également participé à l'atelier), elle n'était pas parfaite. Elle était originale. La mienne, il fallait qu'elle soit parfaite, cadrée. Si ce n'était pas comme ça, je ne pouvais pas. Quand je faisais la marionnette les tocs diminuaient parce que j'étais concentrée. D'un autre côté, quand j'ai fait les jambes, les tocs, c'était horrible ! C'est là que je me suis rendu compte qu'il fallait un peu me détacher de ça, parce que ce n'était pas normal.

Sophie : En fabriquant la marionnette, a-t-on une idée de personnage, de ce qu'elle va exprimer ?

Maria : Oui ! La mienne, j'ai voulu que ce soit quelque chose de ma maladie. Donc, en fait, j'ai fait une double marionnette, d'un côté, gentille, d'un autre côté, triste. Enfin, d'un côté, heureuse, et de l'autre pas heureuse. Du coup, d'un côté, plus belle que de l'autre côté. Le côté anorexique et les moments où je n'étais pas submergée par l'anorexie. Les moments où je réalisais les choses telles qu'elles étaient. Je me disais, il faut que je mange parce que je vais crever. Il y avait des moments comme ça, et je commençais à pleurer dans ma chambre. C'était les moments où je voyais les choses telles qu'elles étaient. Et les moments où l'anorexie me bouffait et où je ne pouvais pas la contrôler. Je voulais représenter ça. C'était une obsession. Elle s'appelait Dolorès, celle qui était triste, et Victoria, celle qui était heureuse. C'était comme ça. Depuis le début, je voulais que ce soit comme ça. Et je voulais la faire hyper

belle pour la donner à mon frère. Qu'il la voie et qu'elle soit trop belle. C'était l'obsession par rapport au fait que ma famille soit heureuse. Maintenant je m'en rends compte avec du recul.

Sophie : Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette marionnette ?

Maria : Elle est dans ma chambre, et puis là, elle va rester ici. Je ne peux pas l'amener en Espagne. (Maria part vivre en Espagne). Elle se casserait dans le train. Mais ma mère me l'amènera. Je veux la faire voir à mes amis.

Sophie : À votre avis l'atelier de marionnettes peut-il vraiment aider ?

Maria : Oui. Je sais qu'il y a des personnes qui disent que c'est embêtant, parce qu'ils sont tellement déprimés qu'ils n'ont pas envie de le faire, mais moi, j'aimais bien.

Sophie : Et la prochaine marionnette pourrait-elle s'appeler gentille ou colère ? Elle pourrait dire non ?

Maria : (Rire)... Eh bien pour une fois, j'ai pris une décision. Je vais contre ma mère, alors...

CONCLUSION

La marionnette convoque toujours le « royaume de l'imagination » (« phantasie » comme le dit Freud). Dans sa mise en scène, elle questionne le désir et surtout l'avènement de l'altérité : elle est un simple objet, un personnage, un double, l'autre... Dans l'incessant jeu des ombres, il s'agit de retrouver un souffle et sa langue d'enfance.

De leurs places respectives, marionnettiste et psychologue ont accompagné au mieux la vulnérabilité des patientes. La marionnette ouvre bien des possibles créatifs : autant dans son « étoffe » que sur le plan « scénique ». Il s'agit d'un partage d'être dans une dimension ontologique où il est question du destin poétique de l'homme et donc de son mystère qu'il soit artiste, malade ou soignant...

1- Cette activité de marionnettes intitulée « Marionnettes à ma table » a été soutenue par la Fondation de France dans le cadre du programme Santé des jeunes. www.fondationdefrance.org/

2- Appuyé sur la médecine traditionnelle chinoise, le do-in est une approche thérapeutique qui vise à réguler l'énergie en s'appuyant sur des automassages, des étirements et des points d'acupression.

3- Les marionnettes sur table, à manipulation horizontale, sont animées avec des tiges à l'arrière. La scène est représentée par une table.

4- Le théâtre d'objets utilise des objets détournés de leur fonction première, animés par un comédien ou un marionnettiste.

5- Les marionnettes à gaine, à manipulation en élévation, sont animées par la main du manipulateur. Guignol est une célèbre marionnette à gaine.

6- Les marottes sont des marionnettes à manipulation en élévation, animées à l'aide de tiges.

7- Les marionnettes-sac ont un corps assez grossier fait d'un sac ou d'un gant de toilette. Manipulation sur table.

8- Les « mains nues » : le manipulateur utilise sa propre main comme un personnage en lui donnant une forme, une voix et une dynamique particulière.

9- Le castelet est un décor occultant la présence des marionnettistes et servant de scène pour les marionnettes.

BIBLIOGRAPHIE

- Encyclopédie mondiale des arts de la marionnette, éditions L'entretemps, 2009.
- Les hors-champs de l'art, Cassandre Hors-champ avec le concours du C.N.L. 2007
- Anzieu D. Le Moi-peau. éditions Dunod. 1985.
- Baty G. et Chavance R. Histoire des marionnettes, Que sais-je ? éditions PUF.
- Corcos M. Psychologie des troubles des conduits alimentaires, coll. psychisme, Dunod 2011
- Dufloy C. La marionnette en psychiatrie. Collection Marionnette et thérapie. Édité par l'Association Marionnette et thérapie. Mai 2011.
- Joyce McDougall Théâtre du Je, 1982, Paris, Gallimard, Folio, 2004
- Joyce McDougall Théâtre du corps, 1989 (Théâtres du corps : Le psychosoma en analyse) Paris, Gallimard, Folio, 2003,
- Klein JP. L'art-thérapie, Que sais-je ? éditions PUF, 1997, 9e ed. 2014.
- Ledoux M. Corps et création. Éditions les belles lettres, 1992
- Segal H. introduction à l'œuvre de Melanie Klein Éditions PUF 2011.
- Winnicott D. W. La capacité d'être seul, éditions Payot, 2015.
- Winnicott D. W. Jeu et réalité, éditions Gallimard, 2015.

Résumé : Cet article présente des ateliers de marionnettes, en groupe et en individuels, proposés à des patientes souffrant de Troubles du comportement alimentaire (anorexie – boulimie) hospitalisées en unité de psychologie médicale. Imaginés et animés par une psychologue et une marionnettiste, ils permettent aux patientes d'accéder à une expression et une représentation de leurs souffrances.

Mots-clés : Atelier thérapeutique – Cas clinique – Expression de l'émotion – Femme – Marionnette – Psychothérapie de groupe – Souffrance psychique – Trouble du comportement alimentaire.